

## PREAMBULE

La nuit commençait à tomber et Mauro Caprio pressait le pas sur la promenade de la plage déjà déserte malgré la douceur de l'air.

Sa chevelure aile de corbeau trahissait sans doute aucun ses origines italiennes dont il ne rougissait d'ailleurs pas. Il avait à peine plus de vingt ans et une assez belle allure, qui aurait très bien pu le faire passer pour un garçon BCBG, ce qu'il n'était pas du tout.

La faute en incombait, selon lui, à une enfance calabraise bien difficile. Son père avait disparu de la circulation un beau jour de mai, sans aucune explication, les laissant, lui qui avait à peine douze ans, sa mère et ses sœurs sans le sou. Règlement de comptes ou fuite amoureuse ? Personne n'avait pu le dire. Mais Mauro avait son idée : son père était peu mafieux, même si tout le monde dans la région trafiquait peu ou prou, mais très coureur. C'est donc la seconde hypothèse qui lui paraissait la plus plausible.

Toujours est-il qu'à quatorze ans il décida de quitter définitivement l'école. Ernesta, la maman, épuisée par son travail de vendeuse ajouté aux ménages qu'elle faisait pour lui permettre de subsister ainsi que ses sœurs, n'eut pas la force de s'y opposer.

Mauro trempa alors dans un tas de petits trafics, de petits délits. Il commença à se spécialiser dans le cambriolage et devint assez rapidement incollable dans l'art d'ouvrir une serrure quelle qu'elle soit. Le jeune homme était incontestablement doué. Ses aînés n'hésitaient pas à lui promettre « une place au soleil ».

Pourtant, s'il avait choisi la Corse, ce n'était absolument pas à cause de son climat. Mais bien plutôt que

l'air de la Calabre commençait à devenir irrespirable pour lui. Issu d'une famille modeste, devenue carrément pauvre au départ du père, il n'avait pu trouver sa place dans les différents clans qui à Reggio Di Calabria mettaient la région en coupe réglée.

Cette situation avait eu des conséquences particulièrement désagréables pour Mauro : non seulement les carabienieri avaient tendance à s'intéresser d'un peu trop près à ses activités, mais, chose beaucoup plus grave, la camorra locale commençait également à en prendre ombrage, ce qui devenait extrêmement plus dangereux.

Il avait donc débarqué quelques mois auparavant à Bastia en espérant y trouver un nouvel El Dorado. Il n'avait pas tardé à déchanter. Il avait surtout fait une constatation pour le moins amère : la police française semblait nettement plus efficace que sa collègue transalpine. Dès son second cambriolage, il s'était fait piéger par une patrouille sans même avoir le temps de se débarrasser du butin.

Cet évènement lui avait valu de passer le début de l'été à l'entrée de la plaine orientale, entre les murs de la célèbre prison de Borgo. Le délit étant mineur, condamné à trois mois ferme en comparution immédiate, la justice n'était pas allée très loin et après une dizaine de jours de détention sa liberté conditionnelle lui avait été proposée : un artisan italien de L'Île Rousse cherchait un apprenti à mi-temps et était disposé à l'engager. Il devrait cependant, durant plusieurs mois, venir pointer une fois par semaine à Bastia.

Mauro accepta sans discuter la proposition, mais il ne se faisait aucune illusion : ce n'est pas avec un demi-SMIC, même en étant logé dans le petit studio qui surplombait l'atelier du menuisier, qu'il allait pouvoir vivre décemment et envoyer un peu d'argent à sa mère et à ses sœurs.

A peine arrivé dans la petite ville de Balagne, le jeune homme commença à étudier les alentours, en vue de se livrer à ce qui semblait être son unique vocation professionnelle : le vol.

\*\*\*

Le Clos des Isles, vaste lotissement lové dans les collines face aux îles rousses et non loin de l'hôtel Santa Clara, retint vite l'attention du jeune homme. En octobre, un grand nombre des superbes villas qui le composaient étaient vides et auraient pu justifier sa visite. Mais ce n'est pas ce qui intéressait Mauro : en s'en allant, les vacanciers laissaient sûrement derrière eux beaucoup d'objets de valeur, mais en général ni argent, ni bijoux. Or c'était ces seules denrées que recherchait notre Italien.

Outre qu'il se serait mal vu rentrer au centre ville avec une télé ou un magnétoscope sous le bras, il aurait été bien incapable d'en tirer le moindre profit : il ne connaissait aucun receleur par ici. Par contre, pour les bijoux, il avait un « fourgue » à Bastia. Il irait d'ailleurs le voir bientôt. En effet, la veille, il avait réussi un petit coup. Oh, au demeurant bien maigre et pour tout dire assez minable, mais il avait été grisé par la montée d'adrénaline que lui avait procurée son action.

Comme souvent dans les villages, une femme avait quitté son rez-de-chaussée dans la vieille ville pour aller s'entretenir avec une voisine. La porte était restée ouverte. Il avait jeté un œil à l'intérieur. La pièce, une cuisine, était vide. Il était entré, avait ouvert le sac à main posé sur la table et ramassé le portefeuille. Puis il avait avisé dans une soucoupe sur le buffet deux bagues, une broche et une chaîne avec une croix. Il empocha les bijoux mais laissa la croix, une vague superstition l'en empêchant.

Il était à peine sorti que la dame réapparaissait depuis le porche de la maison d'en face. En la croisant, il lui adressa un franc sourire qu'elle lui rendit timidement...

Le porte-monnaie ne contenait que quelques dizaines d'euros. Par contre, les breloques valaient peut-être un peu plus. Il devait se rendre à Bastia pour son contrôle judiciaire. Il en profiterait pour voir son ami.

Mais ce soir, ce qui intéressait Mauro, c'était la villa de madame Padovani. Il avait observé que la dame, qui n'était plus toute jeune, vivait seule dans sa grande demeure. Il savait aussi qu'elle n'avait pas de chien. Il allait donc se poster dans le jardin arboré et attendre que sa victime s'endorme. Après, il se faisait fort d'agir en toute discrétion.

\*\*\*

Dona Padovani sortit de sa douche. Elle s'essuya soigneusement puis sécha ses courts cheveux gris frisés. Même si à cinquante-trois ans elle avait vécu plus des deux tiers de sa vie sur l'île, elle était parisienne et non pas corse. C'était son mari qui l'avait conduite dans ce pays qu'elle adorait.

Lorsqu'il était mort, voici maintenant trois ans, elle avait tout naturellement décidé de rester dans la superbe villa, qu'ils s'étaient fait construire voilà déjà de nombreuses années. Dona y était heureuse, même si depuis quelque temps elle commençait à s'ennuyer, à manquer de compagnie, surtout masculine.

Il est vrai que son statut de veuve relativement récent, qui plus est de notable, ajouté à un âge que certains auraient jugé conséquent, avait découragé toute tentative de séduction.

Elle se regardait pourtant avec une certaine fierté dans la glace. La peau de son visage restait parfaitement ten-

due sans avoir eu besoin du moindre lifting. Ses seins, toujours volumineux par rapport à sa relative petite taille, restaient fermes. Elle fit un tour sur elle-même et admira ses fesses et ses jambes admirablement proportionnées.

Dona enfila ses mules. Le vernis rouge de ses pieds était coordonné à celui de ses mains et il était parfait car posé le matin même. Elle se demanda si elle allait passer un pyjama puis y renonça. Il faisait encore trop chaud. Elle se contenta de poser son peignoir de soie beige sur ses épaules et gagna sa chambre. Elle s'allongea et alluma quasiment machinalement la télé.

\*\*\*

Bien planqué derrière un pin centenaire, Mauro observait Dona avec ses jumelles. La femme avait laissé la fenêtre de sa chambre ouverte en raison de la chaleur et il pouvait parfaitement suivre ses faits et gestes. Pour l'instant, allongée sur son lit, elle regardait la télévision.

Mauro s'installa confortablement, sans aucune impatience. Il n'était vraiment pas du genre violent et préférerait opérer tranquillement. Il attendrait donc d'être sûr que la dame dorme réellement avant d'agir.

Une heure passa avant que la lumière ne s'éteigne. L'homme patienta pourtant encore trente minutes avant de s'approcher à pas de loup de l'entrée. Il masqua son visage d'un bas. Il n'était pas du tout sûr de l'efficacité du procédé mais il se sentait rassuré de le porter.

La porte ne comprenait pas de serrure de sécurité et ne lui offrit aucune résistance. Dans le salon du rez-de-chaussée, il trouva le sac à main de madame Padovani. La lampe-stylo lui permit d'y découvrir quelques espèces, ainsi qu'une carte bleue qu'il pourrait sûrement négocier, l'utiliser en ville aurait été trop dangereux.

Il monta alors à l'étage, se trouvant devant trois portes fermées. Derrière la première se trouvait un cabinet de toilette qu'il négligea évidemment. Il colla son oreille à la seconde et put entendre le souffle calme et régulier de madame Padovani qui dormait. Il poussa donc la troisième. Il s'agissait d'un bureau, qui pouvait aussi servir de chambre d'amis grâce à son petit canapé convertible en cuir. Il s'apprêtait à commencer à fouiller les tiroirs lorsque le faisceau de sa lampe se posa sur le mur et dévoila un coffre-fort de belle taille encastré dans le mur et nullement dissimulé. Mauro ressentit un étrange sentiment, mélange d'envie et de frustration. Si les serrures n'avaient guère de secret pour lui, il n'avait que peu travaillé sur des coffres dans sa lointaine Calabre.

De surcroît, il n'avait pas sur lui le moindre outil. Il s'agenouilla cependant devant le coffre et entreprit de l'examiner. Il s'agissait sans aucun doute d'un modèle ancien, avec une combinaison à trois chiffres. Il reprit un peu espoir : en manipulant doucement les mollettes il arriverait peut-être à repérer les numéros de la combinaison. L'usure des pièces pouvait faire qu'un chiffre « sonne » différemment s'il était plus utilisé que les autres. La chose risquait de prendre du temps mais le jeu en valait la chandelle : les gens qui ont un coffre chez eux ont sûrement des choses à y cacher.

Il s'attaqua donc au premier bouton. Très vite, il eut l'impression que le « clic » du numéro 8 était différent des autres. Il décida donc de le sélectionner et de passer à la molette suivante. Celle-ci lui posa plus de soucis. Aucun chiffre ne semblait se singulariser vraiment. Il lui sembla que le 3 et le 0 avaient une sonorité vaguement particulière, mais il n'avait aucune certitude.

De plus il faisait une chaleur à crever dans cette pièce et Mauro transpirait abondamment sous son masque. Il songea à le retirer mais y renonça : il ne l'avait jamais

fait jusqu'à présent et les choses s'étaient généralement bien passées. Il décida de choisir le 3 et de s'atteler au dernier bouton.

La sueur lui piquait les yeux et il passa machinalement son bras dessus pour l'essuyer. La lampe torche glissa de sa main moite et tomba au sol en faisant ce qu'il imagina être un bruit énorme. Il l'éteignit précipitamment et resta plusieurs minutes dans le noir. Rien ne bougea. Il se remit alors au travail.

\*\*\*

Dona ouvrit les yeux dans le noir. Elle se demanda ce qui avait bien pu la réveiller. Puis elle se souvint qu'elle avait entendu un bruit. Elle resta un moment à l'affût d'un autre son. Mais rien ne vint. Elle tenta alors de se rendormir, mais le sommeil l'avait fuit.

Elle se dit alors qu'un chat errant était peut-être entré par une fenêtre. Avec cette chaleur, elle n'était pas certaine d'avoir fermé les baies vitrées. Elle décida d'en avoir le cœur net et après avoir allumé, elle se leva.

Les chats revenus à l'état sauvage pullulaient du côté du port, situé non loin de là. Ils prospéraient d'autant plus que de nombreuses bonnes âmes les nourrissaient. La SPA avait beau avoir lancé des opérations pour les stériliser, ils étaient toujours plus nombreux.

La vue de sa nudité dans la glace incita Dona à passer son peignoir, même si elle sourit en pensant que le félin ne lui ferait sans doute pas de reproche sur son manque de pudeur. Elle prit quasiment machinalement le nerf de bœuf qui appartenait à son mari et qui était depuis toujours posé sur la commode de la chambre.

\*\*\*

Lorsque la porte du bureau s'ouvrit, Mauro venait de parvenir à déverrouiller le coffre et de glisser dans ses poches les quelques bijoux qu'il contenait. Il bondit sur ses pieds quand la lumière s'alluma et qu'il se trouva confronté à une petite bonne femme armée d'une espèce de cravache rustique. « Ne bougez plus ! J'appelle la police ! » Il recula néanmoins de deux pas : « N'en faites rien, je m'en vais ! »

« Alors ça, mon petit, pas question ! Restez où vous êtes ! »

Elle s'approcha du bureau pour décrocher le téléphone, mais n'eut pas le temps de le faire. En un bond, Mauro était sur elle et la désarmait. Son peignoir s'ouvrit et l'homme put remarquer la poitrine que la belle admirait encore devant son miroir un moment plus tôt. Et il y avait bien longtemps que le jeune Italien n'avait pas eu l'occasion de tenir une femme dans ses bras. Une pulsion brutale lui fit perdre toute prudence. Il posa la cravache sur le cou de Dona et lui intima : « Conduis-moi dans la chambre où tu vas avoir de vrais problèmes ! »

Elle obéit et il la poussa sur le lit où elle tomba sur le ventre. Puis il retira la ceinture du peignoir, lui lia les mains dans le dos et la retourna. « Je vous en supplie ! Ne me faites pas de mal ! » Mauro commença à lui caresser les seins : « Mais je ne te veux aucun mal, ma belle ! Bien au contraire ! »

A sa profonde honte, Dona se rendit compte que les caresses du jeune homme lui faisaient de l'effet. Elle sentait ses pointes durcir et espéra qu'il ne s'en apercevrait pas. Ce ne fut évidemment pas le cas et l'Italien qui était aussi habile avec les femmes qu'avec les coffres-forts accentua ses caresses sur tout le corps de sa prisonnière.

Lorsqu'il la pénétra ce n'était plus une victime mais une partenaire consentante qui mêla ses cris à ceux de Mauro...

Il partit immédiatement après, la laissant attachée, se donnant ainsi un peu de temps pour couvrir sa fuite. Dona de son côté, une fois qu'elle se fut libérée, se dit qu'elle devrait appeler les gendarmes au plus vite. Mais elle craignit que son trouble ne fut trop visible. Elle décida de se résoudre à porter plainte le lendemain. Mais elle ne parlerait pas du petit intermède, sans quoi sa réputation en serait salie à jamais !